

sans trop de souffrance à cette autre vie dont la perspective ne l'effrayait point.

Mais tels n'étaient point les desseins de Dieu. Il avait résolu d'amener sa fidèle servante aux sommets de la perfection en la faisant passer par un chemin abrupt et rapide, chemin du Calvaire qu'il gravit autrefois, chargé de sa croix pesante, et dans lequel il entraîne à sa suite l'élite de ses héros et de ses saints. Il y avait quelques jours à peine que la jeune Clarisse était installée à Marillac-House, quand son état s'aggrava subitement : des accès de toux déchirèrent sa poitrine, ne lui laissant de repos ni jour ni nuit, et devenant si incommodes pour ses voisins qu'on fut obligé de l'isoler dans une partie haute du bâtiment. C'était une privation et une souffrance de plus, mais, loin de se plaindre, elle remerciait toujours :

— Comme on est bon pour moi, disait-elle, et quelle excellente chambre on me donne ! Je ne suis pas digne de tous ces soins.

Ne perdant pas de vue son austère vocation de Clarisse, elle refusait souvent les soulagements qui lui étaient offerts, et malgré ses incessantes souffrances tâchait d'être fidèle à la récitation quotidienne de son office.

Écoutons sa garde-malade, Sœur Catherine, nous déclarer que "durant les neuf mois qu'elle la soigna jour et nuit, elle ne surprit jamais, ni dans sa conversation ni dans ses faits et gestes, l'ombre d'une faute". Quand la souffrance atteignait son paroxysme :

— Tout pour les âmes, disait-elle ; tout pour les pauvres pécheurs !

Un soir, elle dit à Sœur Catherine :

— Le jour qui s'achève a été un glorieux jour.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai souffert !

Deux fois pendant son séjour à Warley, Sœur Marie-Françoise eut la consolation de recevoir la visite du R. P. Agius.

— Mon enfant, êtes-vous heureuse ? lui dit-il.

— Oui, mon Père, très heureuse.

— Rien ne vous trouble ?

— Non mon Père, Notre-Seigneur est bien bon pour moi !

Connaissant son ardeur pour l'Eucharistie, le prêtre lui demanda si on lui apportait la sainte Communion tous les jours. L'aumônier de la maison étant alors malade, elle ne la recevait que deux fois la semaine.

— Avez-vous demandé, insista le Père, qu'on vous l'apporte tous les jours ?

— Non, dit la malade qui entendait sacrifier la plus douce de ses consolations à l'obéissance et surtout à la charité.

Le prêtre entendit sa confession générale et il demeura tellement frappé de la pureté exceptionnelle et des admirables dispositions de cette âme, qu'il murmurait en s'en allant :

— Elle est toute belle Seigneur, votre bien-aimée !

Aux fêtes de la Pentecôte, Mme Sinclair était venue d'Edimbourg visiter sa chère enfant. Lui trouvant assez bon visage, elle était repartie avec le secret espoir d'une guérison que son cœur de mère appelait de tous ses vœux. Mais Marguerite, cherchant à détruire peu à peu ces décevantes illusions, écrivait au mois d'août suivant :

"Il ne faut pas chère mère placer trop haut vos espérances ni attendre un miracle, car une semaine je puis être bien, et la semaine suivante très souffrante..."

Aussi, quand à la fin de septembre, la Mère abbesse écrivit à Mme Sinclair au sujet des arrangements qui suivraient le décès, la pauvre mère comprit qu'aucun espoir ne lui était plus permis, et voulant revoir sa chère fille encore une fois, elle se rendit à Warley avec Jean et Elisabeth. Ils passèrent quelques jours au sanatorium, et ce furent des jours de consolation, mais aussi de grande fatigue pour la malade.

Elle s'entretint avec eux, pria avec eux, et leur donna divers avis, malgré l'accablement de ses douleurs croissantes.

Sa force d'âme au moment des adieux aida la pauvre mère à contenir ses larmes tant qu'elle fut dans la chambre de la malade ; mais, une fois sortie, elle eut un moment de défaillance, qu'aussitôt elle se reprocha :

— Il y a longtemps, dit-elle, que j'ai donné ma fille au bon Dieu. Je ne puis pas maintenant la lui reprendre. Que sa sainte volonté soit faite !...

Une seconde fois, le P. Agius voulut donner à sa fille spirituelle le réconfort de ses derniers avis. Il la trouva heureuse et résignée comme la première fois :

— Mon enfant, lui dit-il, n'oubliez pas ceci : "Celui de nous deux qui partira le premier se souviendra de l'autre dans l'autre vie."

Et, traçant sur elle un grand signe de croix, il lui dit cet adieu définitif qui a sa résonance jusque dans l'éternité...

Au début de novembre, à la suite d'une crise plus alarmente, Sœur Marie-Françoise reçut pour la seconde fois l'Extrême-Onction. Elle vécut encore trois semaines, pendant lesquelles de grands élans de ferveur alternèrent avec d'extrêmes souffrances. Les angoisses des nuits devinrent terribles. Malgré la splendide innocence de sa vie, saisie de crainte à la pensée des jugements de Dieu, on l'entendait s'écrier :

— Jésus, pardonnez-moi mes péchés ! Jésus, ayez pitié de moi !...

Jusqu'à la fin, son suprême sacrifice fut de se voir mourir loin de son cher couvent, qu'elle avait tant aimé. Elle avait demandé qu'on la revêtît, pour mourir, de son costume religieux. Au matin du 24 novembre, on lui mit entre les mains le cierge bénit et une formule de ses